

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

XXXIII

LE TESTAMENT

—Oh oh ! fit le domestique, mais je vais y voir, monsieur, je ne serais pas tranquille, moi.

Il entra dans le salon où le marquis le suivit. Jacques se mit à chercher de tous côtés, Roger l'imita ou en fit semblant.

Alors vous devinez ce qui arriva, le malheureux Jean fut découvert et amené au grand jour tremblant et blême.

—Que fais-tu-là ? s'écria Jacques.

—Que fait là ce misérable ? dit le parrioido !

L'infortuné, éperdu, balbutait sans trouver un mot à répondre. Enfin Jean recouvra sa présence d'esprit.

—J'étais venu hier soir, dit-il, dans l'intention de parler à M. le marquis, et j'étais monté jusque dans le couloir qui conduit à sa chambre. J'étais là quand il rentra, mais il avait alors l'air si en colère que je n'osai me présenter et renonçai à mon projet. Je redescendis. A peine en bas, j'entendis Jacques qui venait à ma rencontre. Comme je m'étais glissé derrière lui, en fraude, pour entrer et que je sais qu'il ne m'aime pas, je craignais une querelle et me jetai dans le salon derrière un meuble en attendant qu'il fût parti. La nuit était venue ; je ne voulais pas demander la porte. On m'aurait dit : Que fais-tu là ?... comme vous venez de le faire, et je m'arrangeai pour attendre le jour.

—Oui da ! fit le marquis impudemment, et que faisais-tu de ces outils que je viens de ramasser dans le salon ?

—Rien, monsieur, puisque vous les aviez en entrant chez votre père.

—Que dis-tu ? s'écria Roger avec fureur.

—Ne les aviez-vous pas à la main ?

—Effronté menteur ! Qu'ai-je besoin de tes outils ?... Si tu continues à parler de la sorte, je te casse les reins.

—Je n'ai plus peur de vous, monsieur, je vous ai vu trop tremblant quand vous êtes sorti de chez votre père.

—Canaille ! s'écria Roger, et il souffleta le domestique.

Mais celui-ci, sans se laisser intimider, reprit avec énergie :

—Oui, je vous en ai vu sortir ; vous ne m'empêchez pas de le dire. Vous avez traversé le salon ce sac à la main en vous disant tout haut : —“ Maintenant à la cave !... à la cave ! ” Est-ce vrai ?... Et pensez-vous me démentir ?

—Jacques, dit Roger, d'après ce qu'il dit, je crains que le coquin ne se soit introduit chez mon père pour le voler. Voyons-y donc. Tenez-le bien, qu'il ne nous échappe pas.

—Oh ! c'est inutile,

dit Jean ; je vois votre intention, mais je n'ai pas peur.

Le marquis et Jacques, tenant chacun leur prisonnier par un bras, se dirigèrent vers la porte qui fermait à clef.

Cette porte était restée ouverte. Ils entrèrent, et, au moment de pénétrer dans la chambre à coucher, s'arrêtèrent brusquement sur le seuil en poussant un cri d'épouvante. Devant



Il y eut dans le salon des cris d'admiration.

ou le vieillard géant étendu sur le parquet, les bras en avant, la face contre terre. Il n'était donc pas mort... Il s'était relevé... Peut-être n'était-il qu'en syncope ? Roger, bouleversé au delà de toute expression, se précipita vers lui, le souleva dans ses bras, le replaça sur son lit. Après avoir examiné sa face inerte, ses yeux vitreux, il interrogea son cœur en collant l'oreille à sa poitrine, puis dit avec un soupir :

— Il est mort.

Les deux valets firent le signe de la croix.

— Mais comment, reprit Roger, ce malheur est-il arrivé ?

— Réponds, Jean, apprends-nous cela, dit Jacques. Est-ce toi aussi qu'a ouvert ce tiroir et allumé ces bougies ?

Jean garda un silence dédaigneux.

— Non, n'est-ce pas ? poursuivit son impitoyable confrère. Ce n'est pas toi, c'est Cartouche.

— C'est celui qui est entré dans la chambre, dit Jean, pour y chercher l'or que cachait M. d'Espignac ; celui qui m'a proposé de faire ma fortune si je pouvais lui indiquer la cachette.

— Te tairas-tu, langue de vipère ! s'écria Roger avec exaspération. Vas-tu essayer de rejeter tes crimes sur moi ?... Jacques, cours au bureau de police ; que l'on mette en sûreté ce coquin en attendant qu'on instruisse l'affaire.

Jacques, sortit aussitôt. Jean, se trouvant seul avec son maître, lui dit :

— Vous savez bien, monsieur le marquis, que je suis innocent, mais vous voulez me perdre.

— Tu vois, imbécile, répliqua Roger, à quoi t'ont servi tes scrupules ; te voilà dans de beaux draps. Mais, si tu le veux, tu en seras quitte pour les galères ; tu n'as qu'à avouer tout.

— Je prouverai mon innocence ; je dirai tout ce que je sais.

— Alors tu seras perdu.

Jean répliqua avec plus de hardiesse :

— Ce sera un crime de plus sur votre conscience.

La police vint. Le commissaire fit fouiller le domestique. On ne trouva rien sur lui, ni arme, ni fausse clef, ni la moindre pièce de monnaie. À la déclaration que fit le marquis il opposa la sienne. Le commissaire la trouva d'une grande naïveté. En attendant le magistrat instructeur, il procéda à un examen sommaire des lieux, constata l'état du mort. Plusieurs meubles avaient été fracturés. Le visage de M. d'Espignac présentait les caractères de l'asphyxie, et le cou les empreintes bleuâtres produites évidemment par une pression violente. Le lit était bouleversé.

Jean, sans accuser positivement le marquis, rejetait sur lui les soupçons ; mais la parole d'un valet n'avait aucun poids. Il suffisait que son maître l'accusât pour qu'il fût arrêté... En ce temps là un domestique était si peu de chose que sur la simple demande de son maître et sans jugement, par mesure administrative, il était envoyé en correction pour huit ou quinze jours à Bicêtre où on le bâtonnait. Jean fut donc emmené en prison.

Demeuré seul, Roger reprit ses investigations. Il s'était demandé pourquoi son père, au lieu de se diriger vers une porte ou une fenêtre, en se levant, s'était trouvé dans la direction d'une armoire, en face de laquelle il était tombé. N'était-ce pas pour s'assurer de son testament caché dans ce meuble ? La nuit, dans sa précipitation et dans son trouble, il avait bien fouillé les tiroirs, mais l'armoire possédait peut-être un secret. Il examina planche par planche ; mais toujours en vain.

Néanmoins il garda ses soupçons et, lorsque le juge instructeur eut terminé son enquête, il mit les meubles en pièces. Il ne

s'arrêta point là et détruisit de cette façon tous les gros meubles de son père. C'était l'acharnement d'un fou.

Enfin, le délai accordé par la Rosati étant expiré, il ne désespérait pas encore. Il se disait que le hasard placerait un jour sous ses yeux ce qu'il ne pouvait découvrir.

Fortifié par cette pensée, il se rendit chez la chantouse. Au moment où sa chaise le déposait à l'entrée de l'hôtel de la Rosati, celle-ci montait en carrosse. Il courut à elle. Elle le toisa d'un regard insolent, comme si elle l'eût vu pour la première fois de sa vie. Sans se laisser intimider, il s'approcha.

— Vous partez ? fit-il.

Elle lui tourna le dos, et s'enfonga dans la voiture sans lui répondre. Il s'appuya à la portière dont la glace était baissée :

— Maria, dit-il, est-ce vous qui, la première, manquez à la parole donnée ? J'ai rendez-vous pour aujourd'hui.

— Monsieur, dit elle sèchement, je ne veux pas vous voir et ne veux rien de vous.

— Eh pourquoi donc, ma toute belle ?

— Vous m'offrez, monsieur, et l'argent que vous m'offrez me fait horreur.

— Tant de vertu mériterait une retraite à For l'Évêque.

— Si mon sentiment est coupable, répliqua l'artiste, il faudra bientôt en punir tout Paris. — Mais retirez-vous, de grâce !

Et la voiture partit si brusquement, que le marquis, qui se tenait sur le marche-pied, faillit en perdre l'équilibre.

Le procédé de la demoiselle fit rire les gens, depuis le valet de pied qui sauta lestement derrière la voiture jusqu'à Fanchette qui se tenait à l'entrée de l'hôtel. Ce fut vers celle-ci que Roger se retourna.

Fanchette voulut imiter sa maîtresse et se dérober, mais il prévint sa retraite et la retint.

— Eh bien, ma fille, fit-il, comment allons-nous aujourd'hui ?

— Bien, monsieur le marquis.

— J'ai deux mots à te dire.

— A vos ordres, monsieur.

— Entrons.

Fanchette s'arrêta dans le vestibule.

— Tiens, prends ceci pour toi.

Il lui mit dans la main un louis. Mais elle retira sa main comme si l'or la brûlait.

— Merci bien, monsieur le marquis, mais je n'accepte d'autre argent que celui que je gage.

— La singulière enfant ! Prends toujours, tu le gageras après.

Elle repoussa de nouveau le louis qui tomba sur le parquet et qu'elle ne ramassa point.

— Monsieur, que désirez-vous, je suis à vos ordres ?

Ces impertinences répétées irritaient vivement M. d'Espignac, qui ne se contentait qu'à grand-peine.

— Tu sais, Fanchette, reprit-il, que la dernière fois que je vis ta maîtresse, il fut convenu entre nous que nous partirions ensemble en Italie. Son projet de voyage est-il abandonné ?

— Non que je sache, monsieur.

— Aurait-elle jeté les yeux sur un autre parti ?

— Je l'ignore.

— Tu dois le savoir.

— Et, si je le savais, je ne serais pas obligée de vous le dire.

— Tout beau, jeune Fanchette, et pas de mauvais ton. Je vois que vous vous modélez volontiers sur votre capricieuse maîtresse.

— Je ne saurais mieux faire.

—Ne saurai je point la raison de la froideur subite que je rencontre ici et du ton ridicule que l'on s'y permet à l'égard d'une personne titrée ? D'où vient cela, je vous prie ?

Fanchette fixa la pointe de ses mules et garda le silence.

—Ramassez ce louis, dit le marquis avec colère, je vous paye pour me répondre.

Alors, guignant la porte de l'appartement et prête à s'enfuir :

—Je ne suis pas à votre service, monsieur, et vous ne me forcez pas pendre. Cet or et toute votre fortune ne me tenteraient pas.

Sur ces mots, et sans attendre la réplique, la fillette tourna les talons prestement, laissant le marquis pourpre de honte ou de fureur.

Il se retira sous les regards obliques des gens de la maison. Il devina la cause de l'aversion qu'il inspirait et il en éprouva un profond ressentiment.

Comment donc ce qui s'était passé chez lui à huis clos avait-il transpiré ?... Les murs avaient-ils des oreilles ? La discrétion de Jacques était à toute épreuve. Et lorsque la police et la justice lui avaient été si favorables, comment dans le monde pouvait-il s'élever des soupçons contre lui ?

Quel revirement étrange s'était opéré autour de lui ! Et après l'insolence de la courtesane, lui fallait-il essayer encore celle d'une misérable ouillon ? Il se promit bien d'en tirer vengeance à la première occasion.

Le marchand de la rue du Sabot alla voir Jean dans la prison et apprit de lui toute la vérité. Dans le monde où l'on suit les engagements pris par Roger, la veille du crime, envers la Rosati, où l'on connaît la scène dont Fanchette avait été témoin, on ne se laisse point tromper par l'arrêt de la justice. Le pauvre Jean fut pendu, comme son maître le lui avait prédit, mais, pour le monde, Rogor d'Espignac est le coupable.

Dans une société pourrie comme celle du Palais Royal, où un duc d'Orléans reçoit chez lui l'assassin de sa mère, le chevalier de Lorraine, on est généralement peu sévère ; cependant, le lendemain du crime, ce marquis d'Espignac, qui faisait pitié, fit horreur. On s'écarta de lui ; on eu détourna les yeux dans la rue, de crainte d'être obligé de lui rendre son salut. Lorsqu'il paraît dans un lieu public, le vide se fait autour de lui. Rue Quincampoix, on le regarde comme un porte-malheur. Mais lui, en apparence impassible, il circule sous les affronts.

Cependant il n'est pas insensible ; il ne faudrait pas s'y fier, le croire invulnérable à l'injure et incapable de haine. Il ne respire que la vengeance. Il y a telles gens qu'il ne peut voir en face et dont l'existence lui est odieuse. Une pauvre fille en a eu plus d'une fois la preuve, elle serait morte depuis longtemps, si un regard de haine pouvait tuer cette fille, c'est Fanchette, la Chant d'Oiseau.

La Rosati est partie, mais son élève est restée. Elle a bavardé. Il ne peut la voir sans que la colère et la honte lui fassent monter la rougeur au front.

Et pourtant la pauvre est plus digne de compassion que d'envie. Ayant perdu la Rosati, elle dut abandonner ses études de chant et utiliser le peu qu'elle avait appris pour empêcher sa mère de mourir de faim.

Telle fut, ou à peu près, l'histoire que raconta aux deux fanandels la blonde Chant d'Oiseau. En parlant des regards venimeux de Roger d'Espignac, elle frémissait encore. Balaguy, lui passant la main sur le front, lui dit :

—Ne crains rien, petit ; je suis là.

DEUXIÈME PARTIE — LE MARIAGE DE CHANT D'OISEAU

I

UNE JOURNÉE DU RÉGENT

Philippe d'Orléans, régent de France, n'était plus jeune à l'époque dont nous parlons, il avait quarante-cinq ans, il était déjà usé par les excès, et sa santé s'altérait visiblement.

On avait d'abord conçu de lui de grandes espérances. Il était intelligent, instruit, aimait les sciences et les arts qu'il cultivait avec un joli talent d'amateur. Son esprit était ouvert à toute réforme libérale ; n'ayant aucune croyance, il était d'une tolérance absolue, mais il manquait de fermeté et son ministre put persécuter les protestants. Son imagination flottait et s'égarait parfois à des superstitions vulgaires, ou à des tours de charlatans qui éveillaient sa curiosité.

« Son défaut, dit sa mère, est d'être trop bon, de n'être pas assez réservé et de croire des gens qui ont moins d'esprit que lui. Au demeurant le meilleur fils du monde, incapable de faire du mal à son plus grand ennemi.

Arrêtons-nous-là ; et rejoignons le duc d'Orléans, un mois après les événements que nous avons racontés, vers cinq heures du soir. Son Altesse, chargée d'embonpoint, la face pourpre, borgne, et presque aveugle, semblait déjà fatiguée de la journée et, en se dirigeant vers la chambre du conseil, aspirait secrètement aux délassements du soir qui seuls lui rendaient quelque verdure.

Ce jour-là se trouvaient réunis l'odieux de la Vrillière, de Torcy, de Villeroy, de Cambray, Dubois. Le banquier Law devait être entendu. Les finances étaient, neuf fois sur dix, l'objet des préoccupations du conseil. Après que M. de Torcy eut communiqué les renseignements que lui fournissaient les postes, que Villeroy, gouverneur de Louis XV, eut fait entendre quelque rodomontade de sa façon, M. Law eut la parole et se répandit en plaintes amères.

« On avait parlé de le pendre ; on tentait de l'assassiner. Tous les moyens étaient bons contre lui. Des émissaires, payés par les ennemis de la France, les Anglais, le banquier Bount, l'ambassadeur Stain, lord Delmott, excitaient contre lui le bas peuple, qui ne comprenait rien aux finances et qu'il était facile de tromper. Quels étaient donc ses crimes ?

« Il avait relevé l'industrie nationale ; la marine reprenait vie, le commerce parisien était plus florissant qu'il n'avait jamais été, les objets de première nécessité ont baissé de prix, l'impôt est diminué, une immense colonie transatlantique se fonde. Que veut-on de plus ?

« On veut sa ruine. Il ne nommera pas tous ses ennemis, mais fera observer à Son Altesse que la baisse qui le frappe, l'atteint également, et qu'à la tête des organisateurs de la baisse se trouve, non un simple particulier, mais le lieutenant général de police, M. le comte d'Argenson.

—M. d'Argenson joue donc rue Quincampoix ? fit Dubois avec un sourire aigre.

—Je n'ai pas dit cela, répartit Law, j'ai dit qu'il était le chef d'un complot organisé pour provoquer la dépréciation du papier et la baisse. Il s'entend avec lord Delmott et, grâce aux moyens dont il dispose au Grand-Châtelet, enrôle des individus de la pire espèce, des gens dont il devrait purger Paris, les héros des vols et des meurtres quotidiens des bandits de Cartoucho.

—Je croyais au contraire, dit de Cambray, qu'il avait tranqué sans relâche les auteurs du vol de douze millions.

—Monsieur est optimiste, dit le financier ; mais je viens

d'apprendre que des bandits doivent faire irruption rue Quincampoix et opérer une rafle de portefeuilles.

Cette déclaration produisit une certaine sensation.

—A qui dois-je m'adresser, reprit Law, si je ne puis compter sur le lieutenant général de police ?

—A moi, dit le Régent. Je parlerai à M. le comte d'Argenson. La police est mal faite et personnellement j'ai à m'en plaindre.

Sur ces paroles, le prince leva la séance. Dans la soirée il se rendit chez madame de Léry, à qui il avait fait don de la terre d'Argenton. Cette personne, la seule que Philippe d'Orléans ait aimée, était d'une fort honnête famille de Rouen. Sa beauté n'était pas parfaite, mais elle avait beaucoup d'agrémens, un air vif et modeste, un esprit doux. Elle s'appliqua par exemple à flatter cette insatiable curiosité d'esprit qui le possédait et qui remplace la foi chez les sceptiques. "Il était, dit Saint-Simon, curieux de toutes sortes d'arts et de sciences, et avec infiniment d'esprit avait eu toute sa vie la faiblesse, si commune à la cour des enfants de Henri II, que Catharine de Médicis avait, entre autres maux, apportée d'Italie. Il avait, tant qu'il avait pu, cherché à voir le diable, sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit, et à voir des choses extraordinaires et à savoir l'avenir."

Dans la soirée, dont nous avons à parler, madame d'Argenton avait promis au Régent d'introduire un devin. Celui-ci devait être aidé dans ses opérations magiques par une petite fille de huit ans, née chez cette dame, qui n'était jamais sortie de chez elle et avait toute l'ignorance et la simplicité requises pour exclure l'idée d'un "compérago" si l'on peut dire.

A cette réunion tout intime n'étaient invitées que quelques personnes : MM. de Nanoré, de Brancas, de Simiane, de Clermont ; madame de Gèvres de Léry.

Cette dernière raconta au duc d'Orléans que son intendant, étant entré par hasard rue Vivienne dans une boutique où l'on vendait des objets de prix et de curiosité, y avait trouvé deux flambeaux d'argent aux armes de Son Altesse Royale. Il fit remarquer au marchand la couronne ducal que portaient ces pièces d'argenterie. Cet homme lui répondit que ces candélabres ne lui appartenaient pas, qu'il ne les avait pas encore examinés et qu'ils faisaient partie d'un lot qu'on l'avait chargé de vendre.

—Quelle effronterie... à deux pas du Palais-Royal ! fit M. de Brancas. Mais, monseigneur, vous avez donc des voleurs chez vous ?

—N'en doutez pas, mon cher duc, et qui n'en a pas aujourd'hui ? Il y en a, je crois, partout. J'allais demander à madame de Léry si son intendant n'avait pas aussi rencontré mon épée.

—Ou la mienne, dit M. de Clermont.

—Comment l'habileté de ces voleurs va-t-elle jusqu'à enlever des épées ? dit madame de Gèvres. Je serais bien curieuse de le voir.

—J'ai déjà eu l'idée, dit le duc d'Orléans, de satisfaire la même curiosité et d'inviter le fameux Cartouche à une de mes soirées ; mais il paraît qu'il est introuvable.

—Non seulement M. d'Argenson ne sait point arrêter ce bandit, mais il ne peut même retrouver ses victimes. Qu'est devenue mademoiselle de Fulda ?

—Et qu'est devenu son oncle, également disparu ? dit M. de Nanoré.

—On le saura peut-être, répondit madame de Gèvres, en relevant les filets de Saint-Cloud.

—S'il plaît à Son Altesse Royale, dit madame d'Argenton, j'ai ici quelqu'un qui pourra répondre à ces diverses questions, comme il est capable de deviner les énigmes les plus mystérieuses ; je le ferai venir.

—Volontiers, madame, répondit d'Orléans, si ces dames osent affronter la vue d'un sorcier ?

—Il n'a point l'air si terrible, dit madame d'Argenton, et je vais le chercher.

Elle se leva, entrouvrit une porte et le devin parut. C'était un homme d'un extérieur décent, d'une physionomie douce et intelligente, qui se présenta avec aisance et aussi le respect qu'il devait à une si noble compagnie.

—Docteur, lui dit madame d'Argenton, nous attendons de vous de véritables prodiges. Vous savez, m'avez-vous affirmé, voir à travers les obstacles accumulés, découvrir les objets cachés et même lire dans l'avenir. Quel gage allez-vous nous donner d'abord de votre puissance surnaturelle ?

—Madame, répondit le magicien, si vous désirez me mettre à l'épreuve, veuillez me demander, par exemple, ce que je vois ou ce qui se passe dans un lieu éloigné et connu de vous ; je pourrai vous répondre. Mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous en prévenir, j'ai besoin, pour collaborer à cette œuvre de magie, d'une créature innocente, une jeune enfant.

—Voici l'enfant que je vous ai promise.

Le docteur s'inclina et se dirigea vers la petite fille dont nous avons parlé et que madame d'Argenton tenait près d'elle.

—Venez à moi, ma chère enfant, lui dit-il. Bannissez toute crainte, ouvrez votre jeune âme à la confiance. Vos beaux yeux sont les miroirs de pureté dans lesquels vont se refléter les vérités les plus cachées.

Il lui prit les mains et plongea son chaud regard dans le sien.

—Votre bouche est innocente et ne sait pas mentir, c'est la bouche d'un ange.

Il l'attira doucement près d'un guéridon sur lequel était placé un verre d'eau ; puis il étendit les mains sur ce verre d'eau en inclinant et agitant le bout des doigts à plusieurs reprises. Enfin par ses mouvements du verre à l'enfant et ensuite de celle-ci au verre, il sembla établir entre l'être animé et l'objet inerte une communication aérienne.

Enfin, ayant terminé ses opérations préliminaires, le magicien, —ou pour mieux dire, le magnétiseur, —déclara qu'il était prêt à répondre à la curiosité de la compagnie.

On lui fit d'abord quelques questions assez insignifiantes. Madame d'Argenton lui demanda ce qui se passait dans un petit appartement de l'hôtel où elle savait que plusieurs personnes étaient à souper.

Le docteur se pencha sur le verre, prononça tout bas quelques paroles et l'enfant, invitée par lui à dire ce qu'elle voyait dans l'eau, décrivit une petite salle à manger occupée par six personnes à table et qu'elle dépeignit exactement.

Les duperies que le duc d'Orléans avait souvent essayées l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à l'un de ses gens d'aller sur-le-champ à quatre pas de là chez madame de Nanoré, de bien examiner qui y était, ce qui s'y faisait, la position et l'ameublement de la chambre et la situation de tout ce qui s'y passait et, sans perdre un moment ni parler à personne, de le lui venir dire à l'oreille. En un tour de main la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de cette précaution. Dès que le duc d'Orléans fut instruit :

—Veuillez, docteur, dit-il, demander à l'enfant ce qui

passé chez madame de Nanterre et quelles personnes se trouvent près d'elle.

Le magicien se pencha sur le verre, puis répéta la question en s'adressant à la petite fille. Aussitôt elle répéta exactement tout ce qu'avait rapporté celui que le duc d'Orléans y avait envoyé. (Historique, voir les "Mémoires" de Saint Simon). La description des visages, des figures, des vêtements, des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient, ou qui causaient, assis ou debout, la disposition des meubles, en un mot tout.

Le magicien fut applaudi d'un bravo unanime et la confiance générale lui fut acquise. On était entré avec lui en plein merveilleux. Chacun avait une question à lui poser... Que dis-je, une ? Non pas une, mais plusieurs, et se promettait bien de l'interroger en particulier. M. de Nanterre demanda la parole, et adressa au devin la question qu'il avait posée dès le commencement de la soirée : Qu'est devenu le comte de Fulda ?

L'enfant entendait ce nom pour la première fois. Le magicien fut donc au-dessus de tout soupçon de supercherie.

Lorsqu'elle regarda dans le verre, voici ce qu'elle dit en nommant les différents objets qui lui apparaissent successivement :

—Voici un hôtel magnifique, mais je ne vois personne... il est désert... tout y est fermé... je ne vois plus rien...

—C'est l'hôtel du comte de Fulda dit alors le magicien. Regardez encore, mon enfant ; que voyez-vous ?

—Oh ! c'est un lieu sombre, très sombre, c'est une cave... oui, la lumière d'un soupirail y fait dans les ténèbres une tache blanche... Oh ! mon Dieu !...

—Qu'avez-vous, mon enfant ?

—J'ai peur.

—Pourquoi donc ? Que voyez-vous donc d'effrayant ?

—Ce que je croyais une tache blanche, c'est un trou et dans ce trou on dirait la mort.

—Comment cela ? Un homme mort ?...

—Non, ce n'est pas un homme, c'est comme la Mort que l'on représente dans les tableaux... Des os... avec une tête sans yeux et sans nez...

—Elle veut sans doute dire un squelette, fit le docteur.

Tout le monde s'entre-regardait avec un étonnement mêlé d'effroi.

Le comte de Fulda était donc mort ?...

On l'avait donc assassiné ?...

—Que voyez-vous encore ? demanda le magicien à l'enfant.

—Plus rien, répondit celle-ci.

—Mais, fit observer le duc d'Orléans, où se trouve cette cave ? Elle ne peut nous l'indiquer ?

—Non, monseigneur.

—Et vous ?

—Moi, monseigneur, je le pourrais certainement, mais par une autre opération.

—Eh bien ! faites.

—Je ne le puis ici... du moins pour aujourd'hui.

—C'est fâcheux, j'aurais désiré aller jusqu'au fond de ce mystère.

—Il faut, dit Brancas, que le docteur entre au service de d'Argenson. Mais qu'il nous dise donc auparavant ce qu'est devenue mademoiselle Emmeline de Fulda. Voilà un objet moins hideux à contempler.

—Pardon, fit madame de Léry, puisqu'elle est morte et depuis plus longtemps que son oncle.

—Est-il certain qu'elle soit morte ?...

—Puisque M. de Fulda a été mis en possession de ses biens.

—On l'a élevée, madame.

—Morte, monsieur.

—Selon l'opinion des médecins, mais endormie seulement, selon l'opinion publique. D'ailleurs, monsieur le devin va trancher notre différend.

—Madame, dit le docteur, et vous, monsieur, avez-vous connu la personne dont il s'agit ?

—Oui, parfaitement, dit la dame.

—Moi aussi, ajouta Brancas, auquel se joignit une autre personne.

—Eh bien, dit le magicien, je vais la faire apparaître ici, sur la muraille, non telle qu'elle était lorsqu'elle fut enlevée, mais telle qu'elle est en ce moment.

Cette promesse surexcita la curiosité au dernier point et l'on cria au prodige. Seul, le régent ne manifestait aucun étonnement, un autre magicien un soir avait ainsi évoqué son spectre alors que le roi Louis XIV vivait encore, et il était apparu avec les attributs du pouvoir dont il avait été investi plus tard.

L'offre de l'apparition fut donc acceptée avec enthousiasme.

II

L'APPARITION D'EMMELINE

Le magicien demanda que l'on ne conservât dans le salon qu'une seule lumière et aussi faible que possible ; ce qui lui fut accordé. Il pria ensuite les assistants de se ranger en demi-cercle au fond de la pièce en face d'un mur où il restait entre deux tableaux un espace vide assez large pour permettre à l'apparition de s'y produire ; ce qui lui fut accordé également. Enfin il pria que l'on fit silence.

Lorsque ces dispositions furent prises, le magicien se plaça au milieu du salon et procéda à voix basse à l'évocation du spectre.

On ne distinguait aucune de ses paroles, soit qu'elles fussent à peine accentuées, soit qu'elles appartenissent à un langage inconnu des profanes.

Quelques minutes s'écoulèrent dans une attente anxieuse. Tout à coup la muraille, dans l'espace choisi, s'éclaira comme de la lumière du jour naissant, puis peu à peu, dans le milieu de cette tache blanche, se brouilla de teinte confuse ; enfin comme sous le pinceau d'un invisible artiste se détachèrent, se dessinèrent des formes distinctes, de telle sorte que l'on assistait à la production de l'image d'une personne, dont les contours, les couleurs, les traits d'abord indécis devinrent ceux d'une jeune fille vêtue avec élégance, et d'une remarquable beauté.

Il y eut dans le salon des cris d'admiration à peine étouffés par une secrète terreur, puis des chuchotements : " C'est elle !... C'est elle !... "

L'image gagna de seconde en seconde en intensité de vie. Ses yeux eurent une âme, sa bouche vermeille un sourire et l'on crut qu'elle allait parler. Ce n'était point une froide image, mais une physionomie vivante qui exprimait une touchante mélancolie.

Mais le magicien mit le comble à cette merveille. Bientôt, et dès que l'image fut à son suprême degré de vie, derrière elle on vit s'élever une ombre noire, noire par le costume, noire de visage, un homme, un magistrat, aux traits durs, aux yeux sombres, aux sourcils épais et charbonnés. Brancas n'y put tenir et s'écria :

—D'Argenson !...

Ce second spectre se pencha vers le premier, d'un air menaçant. Puis, suivant une progression semblable à celle de leur apparition, les deux images surnaturelles s'effacèrent, s'éteignirent, et disparurent complètement.

—C'est fini, dit le magicien.

Pendant qu'on rallumait les flambeaux, le duo d'Orléans s'approcha du docteur pour le féliciter et en même temps lui dit à voix basse :

—Demain, à onze heures, vous serez reçu dans mon cabinet.

Après avoir reçu les remerciements de madame d'Argenton et pris quelque rafraîchissement, le docteur se retira, ému d'un secret et légitime orgueil et certain que désormais il lui restait peu à faire pour sa fortune.

Le lendemain, il fut exact au rendez-vous donné par le prince. Sans préambule, nous le suivrons jusque dans le cabinet, où il fut introduit dès qu'il se présenta et où le duo vint le rejoindre aussitôt qu'il eut pris sa tasse de chocolat.

—Ah ! fit-il, je suis content de vous voir. Vos prodiges m'ont énormément intéressés et j'aurai plus d'une fois encore recours à votre science. Sans doute, vous avez vu l'intendant de madame d'Argenton et en avez été satisfait ?

—Oui, monseigneur.

—Je veux vous récompenser aussi. J'ai appris avec quelque étonnement que vous n'étiez pas riche.

—En effet, monseigneur, je suis pauvre.

—On ne vous connaît point. Vous n'êtes à Paris que depuis peu ?

—Au contraire, monseigneur, je suis à Paris depuis longtemps.

—Comment se fait-il qu'un homme de votre mérite y soit resté ignoré ?...

Le docteur baissa la tête ; ne sachant peut-être que dire. Mais, après réflexion, il répondit :

—Monseigneur, j'ai pu croire un moment qu'une carrière brillante s'ouvrait devant moi, bien que je ne fusse alors que dans une position subalterne. J'avais pour maître et protecteur un chimiste éminent, bien connu de Votre Altesse Royale, le savant Humbert. J'ai souvent travaillé avec lui dans le laboratoire du Palais-Royal.

—Ah !... fit le duo avec intérêt, vous avez travaillé avec Humbert ; très bien. Votre physionomie, en effet, ne m'est pas tout à fait inconnue, j'en avais déjà fait la remarque ; mais comment donc vous nommez-vous ?

L'inconnu, pour répondre à cette question si simple, fit un effort visible :

—Je me nomme Ratiboule, monseigneur.

Le duo d'Orléans parut faire appel à ses souvenirs.

—Mais ce nom, reprit-il, est celui d'un médecin que le comte de Fulda fit appeler pour soigner sa nièce et qui, à la mort de cette personne, fut accusé d'empoisonnement et arrêté ?

—Oui, monseigneur, et ce docteur Ratiboule, c'est moi. Vous m'avez demandé mon nom et j'ai obéi. J'ai renoncé ainsi à un incognito qui seul me préservait de retourner au Châtelet, d'où je me suis évadé... mais j'ai confiance dans la générosité de Votre Altesse Royale.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

LA RÉPROUVÉE

Quelle était la cause du mépris injuste dont se plaignait Rosellys ? Un préjugé stupide comme tous les préjugés. L'histoire nous apprend que dans plusieurs provinces du Midi et du Sud Ouest, les "cagots" étaient l'objet de la réprobation générale. Dans les villes, on leur assignait un quartier ; dans les villages, ils habitaient des maisons isolées ; à l'église, un coin sombre leur était réservé et ils ne pouvaient pénétrer que par une porte spéciale. A cause d'eux, les métiers qu'ils exerceraient furent frappés d'ostracisme. Dans beaucoup de localités bretonnes, par exemple, les mots de cordier et de cagot étaient synonymes.

D'où venaient ces gens, quelle origine leur attribuer ? Les historiens ne sont pas d'accord. Plusieurs ont vu en eux des représentants de Sarrasins épargnés par les vainqueurs de Poitiers. Les autres croient qu'ils descendaient de lépreux guéris. Ces deux opinions peuvent se soutenir et nous n'avons pas à trancher la question ; mais il suffisait de voir Rosellys pour deviner son origine méridionale. Elle avait une taille souple, fine, élégante à miracle, des mains et des pieds ravissants, des traits corrects et purs, le teint d'un blanc ambré ; ses yeux, d'un noir profond, se voilaient souvent à demi par de longues paupières, aux cils frisés ; sa chevelure foncée, aux reflets blouâtres, était tellement épaisse, que sa petite tête en restait légèrement inclinée sous le poids.

Elle n'avait pas connu sa mère, et, lorsque la première insulte lui fut jetée, Rosellys, quoique enfant encore, souhaita mourir. La tendresse de son père la raviva. Ils vécurent dans la vieille maison, grâce au talent de cordier de Jalme et aux produits du jardin. Mais, l'enfant grandissait, éclipsant en beauté les autres jeunes filles. Cette circonstance ne contribua pas peu à envenimer l'aversion vouée aux "cagots." Le reste se devine. Alain n'avait pu voir Rosellys sans l'aimer. Malgré le préjugé qui la flétrissait, il voulait l'épouser et comptait, en redemandant la fortune que lui avait laissée sa mère, obliger enfin son père à donner son consentement.

Cachant sa douleur sous une apparence de fermeté, la jeune fille faisait les modestes préparatifs du voyage. Combien elle souffrait ! Quitter Cléder, ne plus voir Alain ! Quitter l'humble maison où elle avait tant pensé à lui ! le joli jardin où, si souvent, elle avait désiré sa présence ! Mais il fallait partir, l'honneur commandait et Rosellys ne désobéirait pas.

Jusqu'au lendemain matin, la jeune fille pleura, assise près de la croisée, regardant la ruelle, chemin ordinaire d'Alain. Lorsque la première lueur rose colora le ciel, elle descendit dans la salle basse.

—Père, dit-elle au vicillard qui se disposait à sortir, j'ai terminé ma tâche, nous partirons à l'heure que tu choisiras.

—Je prierais Yves de venir nous attendre au carrefour des Trois-Croix. Il sera exact, j'en suis sûr.

Rosellys rougit. Yves était cordier comme son père, il avait vingt-cinq ans à peine, et eût bien voulu épouser la belle fille.

—Père, reprit-elle, je vais aller dire adieu à Madeleine.

—Va et dis à la pauvre paralytique que je ne l'oublierai pas. Madeleine habitait une petite cabane au bord de la mer. Elle se lamenta fort en apprenant que la seule personne qui s'in-

téressât à sa misère allait partir. Rosellys abrégée les adieux, elle ne pouvait supporter le spectacle de cette douleur.

L'air frais, frappant son visage au moment où elle sortit, lui donna l'idée de descendre sur la grève. D'ailleurs, n'était-ce pas au pied de la falaise que, pour la première fois, Alain lui avait parlé d'amour ? Sans hésiter davantage, Rosellys sauta de roche en roche. Elle arrivait à la dernière et tout à coup tréssaillit violemment : Alain lui tendait la main !

—J'étais sûr de vous voir ici ! dit-il avec un joyeux sourire.

Rosellys se laissa tomber sur le sable et cacha son visage dans ses mains.

—Qu'avez-vous ? amie, interrogea le jeune homme.

—J'ai vu Madeleine, elle est très souffrante aujourd'hui, balbutia Rosellys, qui sentait la nécessité de dissimuler ; mais déjà Alain n'écoutait plus, il remarquait les lèvres tremblantes de la jeune fille, ses yeux, son teint, rougis par les larmes.

—Rosellys, dit-il, vous me cachez quelque chose de grave... apprenez-moi. Ah ! s'écria-t-il, je devine, vous alliez partir. Ne protestez pas, je me souviens de vos paroles ! Ainsi donc, vous quittez Océder et je vous eusse vainement cherché ! N'espérez pas me tromper maintenant ! Je vous ai retrouvée, je vous suivrai partout.

La jeune fille essayait en vain de répondre, sa gorge contractée refusait de laisser passer les sons.

—Parlez, mais parlez donc ! disait Alain avec emportement. Puisque vous voulez me quitter, pourquoi venir ici ?... Ici, où je vous ai arraché l'aveu d'un amour que vous avez oublié !

—Alain...

—Comment vous justifierez-vous ? Hier, vous m'avez fait de nouvelles promesses.

—Je vous ai dit : "Ce que mon père voudra, je le voudrai."

—Mais votre père ?

—Mon père doit vous répondre, attendez !

—Attendre ! vous me croyez fou ! Rosellys, si jamais vous m'avez aimé, prouvez-le moi en me disant la vérité. Où devez-vous aller ?

—Ne m'interrogez pas ; mon père, le verra...

—Eh ! que m'importe leur colère ! Je vous aime, Rosellys, rien ne pourra me séparer de vous. Il faut que vous deveniez ma femme.

—Oh ! Alain, si cela était possible.

—Cela sera, parce que je le veux.

—Je vous en prie, Alain, ne nous berçons pas de vaines illusions. La fatalité qui pèse sur ma vie, vous ne pouvez la vaincre, et, croyez-moi, je serais mille fois plus malheureuse encore si, une fois devenue votre femme, vous cessiez de m'aimer.

Le jeune homme passa un bras autour de la taille de Rosellys.

—Ne plus t'aimer ! dit-il d'une voix ardente. C'est que mon cœur serait glacé par la mort. Ne plus t'aimer !... Rosellys, tu ne crois pas que jamais cela puisse arriver. Non, cette pensée serait un crime... Laisse, ma bien aimée, laisse ta tête s'appuyer contre ma poitrine. Lève les yeux sur les miens. Laisse moi te donner le baiser de nos fiançailles.

Une grande clameur couvrit les paroles du jeune homme :

—La voilà, la misérable cordière ! La voilà, la cagote ! l'honte !

Sur les rocs dominant la grève, des groupes nombreux se pressaient. Rosellys, comme Alain, avait été épiée. L'envie, soufflant sur les jalousies qu'elle éveillait, amenait à la falaise des hommes et des femmes sans pitié, prêts à abreuver d'outrages

la pauvre enfant, dont la beauté et la grâce souveraine leur semblaient être une double insulte.

Rosellys répondit par un cri d'épouvante aux premières huées de la foule et elle essaya de repousser le bras d'Alain ; mais le jeune homme resserra son étreinte. Pâle d'indignation, la tête fièrement levée :

—Lâches ! dit-il.

Dans ce seul mot jeté à la face des insulteurs, Alain mit une telle énergie qu'il crut, pour un moment, pouvoir dompter la foule. C'était une illusion. Avec de nouveaux cris, des rires ironiques, des plaisanteries hideuses, hommes et femmes descendaient déjà vers la grève.

Rosellys se sentait mourir.

—Mon pauvre père ! quelle douleur pour lui ! murmura-t-elle. Oh ! Alain, pourquoi m'avez-vous retenue ?

—Je te sauverai, ma bien aimée, ne crains rien. Moi vivant, ces misérables n'oseront porter la main sur toi.

—Une lutte ! Vous seul contre cinquante ! Alain, abandonnez-moi plutôt.

—T'abandonner ! Tu me hais donc bien, puisque tu veux que je me déshonore !

—Ah ! si je vous haïssais, je n'aurais pas eu la funeste pensée de revoir cette place si chère à mon souvenir.

—Alors, Rosellys, sois forte, sois fière, brave avec moi le danger. Tiens ! réfugions-nous sur la point de ce roc. Personne ne pourra franchir l'étroit passage qui y conduit, car je serai devant toi.

Alain, soutenant la jeune fille, lui fit escalader une saillie de granit qui formait une espèce de promontoire assez avancé dans la mer... Il était temps, les insulteurs arrivaient. Mais si le premier danger se trouvait conjuré, la position de Rosellys restait des plus oruelles. Exposée à tous les regards, elle les sentait passer comme des pointes brûlantes à travers ses paupières fermées. Le moindre mot, se répercutant jusqu'à son cœur, y causait une affreuse blessure.

Aucun moyen de se dérober à ce supplice.

Les chemins étaient gardés et l'écume du flot de la mer montante venait blanchir la base du rocher. Alain se maudissait ; son égoïsme n'avait-il pas causé la perte de Rosellys !

—Si je pouvais broyer ces misérables ! disait-il en crispant ses poings avec une telle rage que ses ongles, sans même qu'il s'en aperçût, pénétraient dans sa chair.

—Dis donc, Alain, cria un colosse placé au premier rang de la foule, vas-tu rester longtemps perché là-haut à côté de cette effrontée ?

Par un mouvement plus rapide que sa pensée, Alain, s'emparant d'un lourd caillou, le lança avec force. L'insulteur fut atteint, son sang coula : c'était le signal d'une lutte sans merci !

La foule, devenue d'autant plus furieuse qu'elle avait tous les torts de son côté, s'excitait dans sa haine sauvage ; chacun saisit le premier objet à sa portée, galets, boules de sable mouillé, longues lauères de fuons chargées de coquilles.

—Il faut faire prendre un bain à la cordière !

—A l'eau, la cagote !

—A l'eau, la réprouvée !

—A l'eau, comme elle, l'orgueilleux qui nous frappe !

—Oui, oui ! à l'eau tous deux ! Qu'ils n'aillent point se vanter de nous avoir bravés !

Que pouvait faire Alain ? Blessé un ou plusieurs de ces agresseurs, mais le résultat n'en serait pas modifié : Rosellys, la

douce, la belle, la noble jeune fille, n'en deviendrait pas moins un jouet que l'on briserait peut-être.

L'assaut du rocher commençait. Une supplication retentit si douloureuse, si effrayante, qu'elle suspendit l'attaque.

Le vieux Jalm, de retour, s'était inquiété de ne pas trouver sa fille. En se rendant chez Madeleine, il avait entendu le tumulte et, agité par un funeste pressentiment, il accourait au sommet de la falaise.

—Rosellys ! mon enfant ! je vais à toi ! disait-il en se précipitant, désespéré, au milieu des rocs du sentier escarpé conduisant à la grève.

Pauvre vieillard, il croyait donc pouvoir fléchir ou vaincre ses ennemis !

À travers les ténèbres enveloppant sa pensée presque anéantie, la jeune fille reconnut cette voix dont les accents l'avaient toujours si tendrement consolée. Elle secoua son affaissement, se redressa et tendit les bras.

—Oh ! père, supplia-t-elle affolée, père, sauve-moi ! Souviens-toi !

Dans son rapide élan vers le vieillard, elle ne songea plus qu'une étroite arête de granit surplombant les flots était son refuge... La mer se reforma sur le corps de Rosellys...

Un frissonnement de stupeur secoua la foule, frissonnement qui devint de l'épouvante quand, au même instant, deux chutes nouvelles firent, au loin, rejailir la vague. Le vieux Jalm et Alain se précipitèrent au secours de la jeune fille.

Secours inutile ! une longue traînée rose vint marbrer l'écume des flots. La tête de Rosellys avait porté sur la dentelure d'un écueil, et les ramifications sans nombre des herbes marines l'enveloppaient tout entière.

L'odieuse colère de la foule se transforma soudain en un sentiment d'immense pitié, car aucun des trois corps ne reparaitissait. Les plus habiles nageurs parmi les hommes se hâtèrent d'organiser le sauvetage.

On n'y parvint qu'après un long travail. Il fallut ramener en un seul bloc cette grappe humaine...

Caprice de la mort, qui fit verser des larmes aux plus déterminés d'entre les persécuteurs, la longue chevelure de Rosellys s'était dénouée et les boucles soyeuses avaient enlacé dans leurs nœuds le père adoré et le fiancé si ardemment, et chagement aimé.

Depuis lors, le groupe de rochers témoin de ce drame porte le nom de "Pointe du Meurtre." N'était-ce pas, en effet, un véritable meurtre que le préjugé et la jalousie avaient accouché !

Le père d'Alain mourut peu après, il avait passé entièrement ses derniers jours assis à la place funeste où s'étaient évanouis ses derniers espoirs, tout son bonheur...

Personne ne voulut plus habiter l'ancienne maison de Jalm. Elle tomba en ruines au milieu du jardin, devenu un épais taillis, envahi par les mauvaises herbes.

Il ne manque pas de gens, à Cédar, pour assurer que, dans cette maison comme à la "Pointe du Meurtre," on entend souvent se lamenter les ombres de Rosellys, de son père et de son fiancé...

L... J... I...

Un écriteau d'une rédaction bien naïve :

"Chemin interdit aux bestiaux non accompagnés."

Figurez-vous une vache arrivant seule devant cette affiche et rebroussant chemin !

VARIÉTÉS

Petite scène de ménage :

Monsieur, rentrant tout joyeux. — Chère amie, on va m'apporter mon portrait, tu verras comme il est fidèle...

Madame, sèchement. — Alors il n'est guère ressemblant !

* * *

— Jo vais manger du poisson mort ! dit un fantaisiste à un de nos amis.

— Du poisson mort ? s'écrie celui-ci, avec horreur.

Le fantaisiste, froidement :

— Est-ce que vous avez jamais mangé du poisson vivant ?

* * *

L'autre jour, à la Bourse, un natif de la Cannebière racontait que, dans le vieux port de Marseille, un navire avait été complètement mangé par les rats !

— Tout un navire, s'écrie un assistant, comment diable l'ont-ils mangé !

— A la coque, tout naturellement, réplique le Marseillais.

* * *

Deux cuirassiers sont assis à une table de café.

— Gargon, de l'eau ! fait le premier.

— De l'eau ? répète le second stupéfait, pourquoi faire ?

— Pour boire.

— Si on a idée de ça !... de l'eau... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume... Juge de ce que ça doit faire dans l'estomac.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Exili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,
475 rue Gray, Montréal.

Boite 1983.